

MARIE-BERNADETTE  
DUPUY

L'Orpheline  
de  
Manhattan

\*



L'Orpheline  
de  
Manhattan

\*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : L'orpheline de Manhattan / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952-, auteure

Identifiants : Canadiana 20190020296 | ISBN 9782898040368 (vol. 1)

Classification : LCC PQ2664.U693 O77 2019 | CDD 843/.914—dc23

L'Orpheline de Manhattan  
© Calmann-Lévy, 2019

© Les éditions JCL, 2019 (pour la présente édition)

Conception de la couverture : Laurence Verrier

Images de la couverture : Lisa Holloway, Trevillion Images

Steve Lewis Stock, Getty Image

Joreks, Getty Image

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

*Édition*  
LES ÉDITIONS JCL  
[jcl.qc.ca](http://jcl.qc.ca)

*Distribution nationale*  
MESSAGERIES ADP  
[messageries-adp.com](http://messageries-adp.com)

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2019  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-BERNADETTE  
DUPUY

L'Orpheline  
de  
Manhattan

\*

LES ÉDITIONS JCL 



*À mon ami Philippe Porée-Kurrer... C'était autour d'un bon repas à New York, t'en souviens-tu mon cher ami ? Nous parlions avec passion de cette immense et si belle ville de lumière, mais aussi de son passé, de ses zones d'ombre, de ses intrigues... Que de rires et d'émotions, d'idées échangées...*

*En souvenir de ces inoubliables moments, je suis heureuse de te dédier cet ouvrage.*



## Note de l'auteure

Un soir d'été à New York, alors que depuis le pont de Brooklyn, je regardais s'allumer les millions de lumières de la formidable cité, j'ai été frappée par l'idée d'un roman inspiré de faits authentiques, dont l'action empreinte d'intrigues et de suspense se déroulerait en partie ici. Le point de départ serait le destin souvent tragique des hordes d'orphelins qui déferlaient sur les marches du Nouveau Monde à l'époque charnière de l'immigration massive, entre le xix<sup>e</sup> et le xx<sup>e</sup> siècle.

Par la suite, mes promenades matinales dans Central Park m'ont confortée dans ce projet. Je voyais l'image d'une fillette endormie sur un banc. Une enfant perdue, au cœur brisé par un sort cruel.

Dès mon retour en France, je me suis lancée dans cette nouvelle aventure, avec les terres viticoles d'un vieux château de Charente comme seconde toile de fond, où j'ai donné naissance à la petite Élisabeth, dont je vous invite à suivre la tumultueuse destinée, ponctuée par les cauchemars lourds de sens dont elle s'éveille effrayée, même devenue jeune fille... Mais je ne veux pas en dire plus, vous le savez.

J'espère que vous apprécierez ces pages et que vous aurez plaisir à voyager avec moi dans le passé, depuis la France jusqu'à la fascinante ville de New York, que j'aime tant et où je me sens si bien. C'est son atmosphère unique

qui m'a inspiré cette histoire, où grondent les orages du cœur et de l'âme.

Je vous en souhaite une belle lecture,  
Avec toute mon affection,

*Marie-Geradette Dupuy*

## 1

## Une famille déchirée

*Château de Guerville, vendredi 15 octobre 1886*

— Non, non et non ! Je m'oppose à votre départ ! C'est de la pure folie ! s'écria Hugues Laroche, dont le poing fermé s'abattit sur la table si violemment que les verres en cristal en tremblèrent.

Un coup de tonnerre répondit aux exclamations indignées de l'homme.

L'orage s'était abattu sur le pays depuis une demi-heure. Maintenant il se déchaînait. Derrière les vitres, que chaque grondement faisait vibrer, le ciel était d'un gris métallique, couleur de plomb, strié par instants de longs éclairs blancs.

— Que ton mari aille courir les mers si ça lui chante, mais toi, Catherine, tu dois rester en France, sur la terre où tu es née ! ajouta le maître des lieux.

— Papa, je suivrais Guillaume au bout du monde s'il le fallait, alors arrête de vociférer. Nous ne changerons pas d'avis.

La jeune femme, une main posée sur son ventre rebondi, adressa à son père un paisible sourire, vaguement ironique. Ensuite elle observa d'un regard inquiet les chênes centenaires du parc, dont les feuilles rousses s'envolaient dans une ronde folle, au gré des rafales du vent.

L'enfant qu'elle portait s'agitait, comme troublé par l'atmosphère d'apocalypse.

— Ne crains rien, ma princesse, nous sommes à l'abri ici, dit-elle à sa fille de six ans, assise à ses côtés.

Jérôme, le majordome, avait ajouté un coussin sur la chaise. La petite était à bonne hauteur pour manger, en l'occurrence son dessert, un flan meringué. Mais pour l'instant elle ouvrait de grands yeux affolés.

Sa mère la prit dans ses bras et la cajola, en lui soufflant à l'oreille des paroles de réconfort.

— Ce n'est plus un bébé, Catherine, protesta Adela Laroche. Tu la rendras faible, si tu la couves trop.

— Élisabeth est effrayée, maman. Je la connais mieux que toi, l'orage l'impressionne. Et les hurlements de papa aussi.

— J'ai de quoi hurler, trancha celui-ci.

C'était un homme de stature mince, aux traits énergiques, imbu de sa position sociale. Riche propriétaire terrien, à la tête d'excellents vignobles, il avait coutume d'imposer sa loi.

— Oui, j'ai de quoi être furieux, s'écria-t-il, après ce que je viens d'entendre ! Moi qui me réjouissais de vous recevoir pour dîner... Vous, vous n'aviez qu'une hâte : me planter un couteau dans le dos !

Hugues Laroche pointa un index accusateur en direction de son gendre.

— Guillaume, vous dépassiez les bornes, dit-il. Pour le bonheur de Catherine, j'ai toléré ce que je considérais comme une mésalliance, mais la coupe est pleine. Pleine à ras bord ! Vous entraînez ma fille unique dans une aventure périlleuse et ridicule. L'Amérique, New York ! Qu'est-ce que vous croyez, qu'ils ont besoin d'un minable charpentier, là-bas ?

Élisabeth, toujours blottie contre sa mère, ne quittait pas son grand-père des yeux. Il lui faisait penser à l'ogre des contes que lui lisait ses parents, ou bien au diable qui, selon une vieille femme du village, emportait les enfants désobéissants.

Le maître du château n'avait ni cornes ni sabots fourchus, pourtant la petite croyait voir autour de sa tête une brume grisâtre, comme s'il crachait de la fumée.

— Bon-papa est fâché, n'aie pas peur, murmura Catherine en la serrant plus fort contre elle.

Guillaume Duquesne avait constaté la panique qui terrassait sa fille. Il s'indigna :

— Je vous en prie, monsieur, dit-il d'un ton calme, nous en discuterons plus tard, quand Élisabeth sera couchée. Elle n'a pas à être témoin de notre querelle.

Compagnon charpentier du tour de France des Devoirs, âgé de trente-trois ans, il affronta d'un air serein son beau-père :

— De surcroît, votre fureur est vain. Rien ne nous empêchera de partir. Dans quatre jours, nous embarquons sur le paquebot *La Champagne*, au Havre. Il serait préférable de nous séparer en bons termes.

— Je suis d'accord avec Guillaume, papa, renchérit Catherine. Ne nous quittons pas sur un mauvais souvenir, je t'en prie.

Le jeune couple s'était préparé à la scène qui se déroulait dans la vaste salle à manger. Hugues Laroche pinça les lèvres. Il couva sa fille unique d'un regard passionné. Elle était si jolie. Ses cheveux blonds s'accordaient à son teint laiteux, à ses traits harmonieux et délicats. Elle aurait bientôt vingt-neuf ans, courage et détermination brillaient dans ses beaux yeux verts.

Malade d'amertume, il se demanda encore une fois pourquoi et comment elle était tombée amoureuse de ce Guillaume au teint hâlé, aux prunelles grises et aux cheveux noirs.

« Le troisième rejeton d'un meunier, se disait-il en son for intérieur. J'aurais souhaité un gendre capable de me succéder sur le domaine, et non pas un jean-foutre pareil. »

Il allait poursuivre son agression lorsqu'un long coup de tonnerre éclata, d'une telle virulence que tous se

figèrent. Aussitôt la pluie redoubla. Adela Laroche se signa, en essayant de garder une expression impassible.

— Quelle soirée, déplora-t-elle. Comment ne pas avoir les nerfs à vif? Cependant ton père dit vrai, c'est une pure folie. Pense à ta fille, Catherine, aux désagréments de la traversée! Le roulis, le mal de mer, la mauvaise nourriture, les nausées inévitables, la promiscuité! Je suppose que vous serez en troisième classe?

— Le voyage dure une dizaine de jours, précisa Catherine. Ma grossesse ne me cause aucun désagrément, je suis dans mon septième mois. Je suis désolée de vous faire autant de peine. Je l'admets, nous vous annonçons la nouvelle au dernier moment. C'était pour éviter des jours et des jours de discussion, de reproches. Nous avons vendu nos meubles, un terrain qui m'appartenait en propre, afin de payer les billets.

— On nous attend à New York, précisa Guillaume. Un ami compagnon m'a assuré d'un emploi, sur la construction d'un immeuble de la 23<sup>e</sup> Rue. Ils ont besoin de charpentiers qualifiés.

— Quelle blague, comme s'il n'y en avait pas déjà sur place, mon pauvre Duquesne, s'égoilla Hugues Laroche.

Sur ces mots, il leva les bras au ciel. Un nouveau grondement ponctué de crémits menaçants retentit, si bien qu'Élisabeth eut l'impression que son grand-père l'avait provoqué, en s'agitant ainsi. Elle eut alors la prescience aiguë d'un danger, sans pouvoir déterminer d'où il venait.

— J'ai très peur, maman, réussit-elle à murmurer.

— Il ne faut pas, ma chérie, je te le répète, nous sommes bien à l'abri, lui dit Catherine tout bas, avant de l'embrasser sur le front avec une infinie tendresse.

Guillaume ruminait, l'air sombre, le «mon pauvre Duquesne» que Laroche lui avait assené. S'il avait pu, il aurait emmené sur-le-champ sa petite famille. Mais la danse infernale des éclairs continuait, derrière les vitres ruisselantes.

— Ce sera pire au milieu de l'océan, insinua perfidement Adela Laroche en tamponnant ses lèvres du bout de sa serviette de table blanche.

Une silhouette passa dans le couloir voisin. C'était le majordome, attentif à la bonne marche du dîner.

— Vous pouvez débarrasser, Jérôme, ordonna la maîtresse des lieux. Catherine, il me vient une idée : laissez-nous Élisabeth. Elle bénéficiera d'une bonne éducation, sous le toit de ses ancêtres. Notre petite-fille égaiera par sa présence notre demeure un peu austère.

Les yeux bleus d'Élisabeth s'attachèrent aussitôt au profil de sa grand-mère. Elle la connaissait peu, et l'idée d'être confiée à cette dame au chignon blond et au nez busqué la jeta au cou de Catherine.

Le décor de la grande salle à manger, auquel l'enfant n'avait guère prêté attention, lui apparut obscur, oppressant, prêt à se refermer sur elle pour la retenir prisonnière. Son regard effaré alla des lourds doubles rideaux en velours vert aux tableaux où figuraient des personnages à l'air renfrogné.

Puis elle leva le nez vers le plafond en plâtre blanc, orné de rosaces en relief qui représentaient des grappes de raisin, des feuillages, des fleurs extravagantes. Quant aux lambris de chêne sombre, Élisabeth eut la certitude qu'ils cachaient des portes secrètes, menant à des caves humides.

— Ma chérie, tu me serres si fort que je peux à peine respirer, protesta sa mère en riant. Élisabeth, ne crains rien, enfin. Tu viens avec nous en Amérique.

— Je n'aime pas le château, maman, chuchota-t-elle. Je préfère chez nous, ou chez pépé Toine.

Élisabeth avait grandi dans une agréable maisonnette, au bord du fleuve Charente, dans le village de Montignac<sup>1</sup>. Son autre grand-père, le meunier Antoine

---

1. La commune se nomme en réalité Montignac-Charente depuis 1801.

Duquesne, habitait un kilomètre en amont. Un paradis pour l'enfant, entourée d'affection et libre de déambuler du matin au soir dans un modeste jardin.

— Ne t'inquiète pas, ma princesse, répliqua Catherine à son oreille. Tu viendras avec nous, je te le promets.

— Et pourquoi ? s'enflamma Hugues Laroche. Adela a raison, nous pouvons au moins garder Élisabeth. Elle ne manquera de rien. Je lui léguerai tout.

Guillaume frappa à son tour sur la table du plat de la main. Il était outré.

— N'y pensez pas, s'exclama-t-il. Notre fille grandira sur le sol d'Amérique, loin des valeurs frelatées de ce vieux continent. Je suis capable de subvenir aux besoins de ma famille. N'en parlons plus, je vous prie.

Élisabeth s'apaisait, cajolée par sa mère. Catherine en profita pour donner son opinion. Elle rayonnait, ses épaules menues nappées de sa chevelure dorée, aux boucles soyeuses.

Guillaume ne put s'empêcher de lui sourire. Il l'aimait de tout son être. D'abord séduit par sa beauté chaleureuse, sa finesse de tanagra<sup>1</sup>, puis très vite conquis par ses qualités de cœur, son intelligence, sa vitalité.

— Maman, papa, ce débat me fatigue. Nous vous écrirons, c'est promis. Mon mari et moi, nous rêvons de partir, pourquoi vous y opposer ?

Le majordome s'affairait autour de la table où l'argenterie scintillait autant que les verres en cristal. Le vent hurlait dans les cheminées, à présent, et malgré les feux allumés dans la salle à manger et dans le grand salon voisin, on aurait dit qu'une meute de loups rôdait autour du château.

Une pluie drue noyait les pelouses du parc, ruisselant sur les hautes toitures d'ardoise pour se changer en torrents impétueux au creux des gouttières de zinc.

---

1. Statuette antique finement sculptée.

— Mon Dieu, ce n'est plus un orage, mais une tempête ! Vous devriez dormir ici, proposa Adela. Il fera bientôt nuit. Jérôme, demandez à Madeleine de préparer une chambre. Le feu allumé, les draps chauffés à la bassinoire. Et dressez un lit pour Mlle Élisabeth dans la nursery.

— Oui, Madame, répondit le domestique.

— Maman, tu décides pour nous, s'insurgea Catherine. La calèche que nous a prêtée le docteur est équipée d'une capote en toile gommée, quasiment imperméable. Nous avions l'intention de rentrer chez M. Duquesne. Mais je veux bien passer la nuit au château. Demain matin, il faudra nous dire au revoir. Nous serons peut-être tous dans de meilleures dispositions.

Adela se félicita du délai obtenu. Quelques heures suffisaient parfois à peser lourd dans une décision.

Une trêve s'instaura, en l'honneur des digestifs, nécessaires après un rôti de veau à la croûte dorée, sur sa garniture de cèpes et de pommes de terre. Tout en dégustant une liqueur de cassis, Hugues Laroche cherchait comment retenir sa fille et sa petite-fille. Il refusait de les imaginer en mer, et même dans les rues de New York.

— Guillaume, mon gendre, commença-t-il après avoir terminé son assiette, je vous présente mes excuses. Mettez-vous à ma place, vous m'annoncez dès que nous prenons place à cette table que vous embarquez au Havre, dans quatre jours. J'avais de quoi être bouleversé ! Un projet d'une telle gravité, j'aurais apprécié d'en discuter auparavant avec vous et Catherine. Le mal est fait, j'ai tenu des propos désagréables à votre égard, veuillez me pardonner.

— Je vous pardonne volontiers, monsieur.

— Je serai franc, j'ai été contrarié et fort désagréable, au début de votre mariage. Accordez-moi une chose, j'ai su m'incliner devant votre amour. Reprenons le problème à la source.

— Que voulez-vous dire ?

— Si je vous offrais une perspective d'avenir sur nos terres ? Devenez mon associé, installez-vous au château, qui dispose de plusieurs chambres confortables. Ma fille retrouvera un train de vie qui lui est familier, le bébé naîtra dans les meilleures conditions. Nous partagerons l'ouvrage et les bénéfices.

Catherine était stupéfaite. Elle mesurait l'importance de la proposition de son père, l'intransigeant viticulteur n'ayant jamais envisagé de formuler pareille offre à un gendre qu'il méprisait.

« Guillaume ne peut pas refuser, il serait stupide, triomphait intérieurement Adela, le regard brillant d'espoir. Mon Dieu, ils vont rester ici, j'en suis certaine. »

— C'est très généreux de votre part, monsieur, répondit d'un ton poli le charpentier. Mais je n'ai pas le goût d'exploiter vos vignobles, ni de profiter de vos largesses. J'aime mon travail, et le Nouveau Monde m'appelle. Nous forgerons notre destinée là-bas, ma femme, nos enfants et moi, sans dépendre de personne. Je suis désolé.

Catherine, soulagée, se redressa. Elle croyait sentir le vent du large sur son front, ses joues. Son père nota son mouvement de joie, mais il dissimula son irritation sous un sourire résigné.

— Au fond, vous êtes un orgueilleux, Guillaume, fit-il, ce qui est souvent gage de réussite. Fier aussi, et je ne peux vous le reprocher. Nous aurions pu trouver un terrain d'entente. Eh bien, restons-en là.

Guillaume consentit d'un signe de tête, mais il jeta un regard amusé à Catherine. Rien n'aurait pu influencer le jeune couple, qui éprouvait le même désir de liberté, de découverte.

Élisabeth avait repris place sur sa chaise. Elle terminait son flan meringué, réconfortée par la certitude que ses parents l'aimaient et l'emmèneraient.

Chaque soir, depuis deux semaines, elle les écoutait raconter comment se déroulerait leur grand voyage sur la mer. Catherine la berçait de descriptions idéales. Elle lui

avait montré des images représentant l'immense océan bleu et vert, aux vagues ourlées d'écume blanche. Il y avait aussi des mouettes dessinées dans le ciel, une espèce d'oiseaux inconnue en Charente.

Guillaume, lui, avait trouvé une photographie de paquebot, pour expliquer à sa fille qu'ils passeraient dix jours sur un bateau énorme, pareil à une immense maison flottante.

Pourtant sa quiétude retrouvée fut balayée par Madeleine, la femme de chambre des Laroche, qui tira son siège en arrière. C'était une robuste paysanne, au regard perçant, aux traits un peu lourds, âgée de vingt-huit ans. Elle portait une petite coiffe blanche, sur des cheveux châtain, attachés sur la nuque.

— Demoiselle, je dois vous mettre au lit, lui dit-elle.

Catherine ébaucha un geste de protestation, accoutumée à coucher sa fille elle-même. Mais Adela s'interposa :

— Madeleine s'occupera bien d'Élisabeth, nous devons avoir une conversation, toutes les deux. Tu as été élevée ainsi, l'aurais-tu oublié ? Les enfants de cet âge doivent se coucher tôt, être au calme.

— Je m'en souviens parfaitement, rétorqua Catherine. J'étais obligée, l'été, de m'ennuyer au lit, alors que tu recevais tes invités dans le parc, sous les lampions. J'entendais la musique, et je me languissais d'être loin de la fête. L'hiver, c'était pire encore, j'avais peur seule là-haut, quand le vent sifflait dans la cheminée, comme ce soir. Au fond, je me sentais moins seule au pensionnat.

— Est-ce ma faute si je n'ai pu te donner des frères et sœurs ? se plaignit sa mère. Allons, ne sois pas si sensible, dis bonne nuit à Élisabeth.

Contrariée, Catherine céda. Dès l'aube, ils s'en iraient, son mari, sa fille et elle. Plus jamais on ne lui imposerait des principes ineptes.

— Élisabeth, ma chérie, tu vas suivre Madeleine. Obéis-lui, récite ta prière et endors-toi. Je viendrai te voir en montant me coucher.

Sur ces mots, elle câlina sa fille, l'embrassa encore et encore, afin de la réconforter.

— Tu viendras, dis, maman ? s'alarmea celle-ci.

— Je croyais qu'elle était muette, notre poupée, s'esclaffa alors Hugues Laroche. Eh bien, non, elle sait parler.

— Élisabeth n'est pas une poupée, monsieur, s'indigna Guillaume, et chez nous, elle se montre bavarde, curieuse de tout. Elle commence à lire des termes simples sans notre aide, ce dont nous sommes fiers.

Le viticulteur s'apprêta à répliquer, un bruit épouvan-table l'en empêcha. Ils eurent tous l'impression qu'un pan de toiture s'effondrait ou qu'on brisait portes et fenêtres.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ? s'affola Adela. Je croyais l'orage terminé !

— La foudre, sûrement, répondit son époux.

Le majordome accourut alors, blafard, les yeux exorbités. Il s'inclina devant ses maîtres :

— Monsieur, Madame, le grand sapin est tombé contre la tourelle, Vincent me l'a annoncé à l'instant, il rentrait de l'écurie.

— Seigneur, un arbre vieux de deux cents ans, déplora Laroche en se levant précipitamment. Excusez-moi d'être pessimiste, mais j'y vois un triste présage. Je dois constater les dégâts !

— Je vous accompagne ! s'écria Guillaume.

Adela ne bougea pas, mais elle eut un élan vers Catherine, dont elle étreignit la main. Madeleine, imperturbable, conduisit la petite fille vers la salle du XII<sup>e</sup> siècle, qui donnait accès au pont-levis. La vaste pièce, d'architecture romane, servait de hall d'honneur aux Laroche.

Le couple ne manquait pas une occasion d'évoquer auprès de leurs invités le riche passé historique de l'ancienne forteresse, que les gens du village de Guerville appelaient respectueusement le « château ».

Élisabeth se retourna pour regarder sa mère une dernière fois. Elle aurait voulu rester sur ses genoux, ou bien monter avec elle. La salle à manger, où elle ne se sentait pas à son aise auparavant, lui paraissait soudain un agréable refuge. Les lampes à pétrole dispensaient une douce lumière jaune, sous laquelle luisait le bois des meubles de taille colossale.

— Dépêchons, mademoiselle, ordonna la domestique.

Une fois dans le hall agrémenté de plantes vertes, de miroirs, la fillette ralentit le pas. Des trophées de chasse étaient accrochés sur les murs tendus de panneaux de velours rouge. Élisabeth ne les avait pas vus en arrivant. Là, sous les reflets changeants de la bougie, elle observa les animaux aux yeux de verre coloré, de malheureuses bêtes à son idée, car ils avaient perdu une partie de leur corps.

Elle identifia un sanglier, un cerf, des chevreuils. Ces gracieux cervidés passaient souvent près de leur maison, pour aller boire dans le fleuve, et elle s'attrista davantage.

— C'est m'sieur votre grand-père qui les a tous tués, commenta la femme d'un ton respectueux. Mais il n'a fait empailler que les plus beaux !

Gravir les innombrables marches qui conduisaient aux chambres vint à bout des forces d'Élisabeth. Elle bâilla à plusieurs reprises jusqu'à l'étage. Enfin Madeleine la fit entrer dans la nursery en la poussant par l'épaule. Loin du regard sévère de ses patrons, elle perdait ses manières mielles et son air docile.

— Couche-toi vite, jeta-t-elle durement. Tu nous en causes, du dérangement, pour une nuit.

Le feu, allumé depuis cinq minutes à peine, n'avait pas encore réchauffé la pièce, éclairée par une chandelle en partie consumée.

— Bien sûr, il te faut une chemise, s'impatienta la domestique.

— J'en ai une sous ma robe.

# MARIE-BERNADETTE DUPUY

## L'Orpheline de Manhattan

*Octobre 1886*

Remplis d'espoir d'accéder à une vie meilleure, Catherine et Guillaume Duquesne quittent leur modeste maison en Charente et s'embarquent pour New York, accompagnés de leur fille Élisabeth. Or, ce rêve de liberté se transforme rapidement en cauchemar. Après une succession de tragédies, la petite se retrouve soudain livrée à elle-même dans le dédale de l'immense cité américaine.

Au lendemain d'une longue nuit d'errance dans Central Park, l'orpheline est renversée par la calèche des richissimes Woolworth. Le couple l'héberge et la soigne, puis décide de garder à ses côtés cette adorable enfant qui semble issue de nulle part, faisant fi des avis de recherche lancés par son grand-père maternel depuis la France. La fillette grandit choyée, telle une princesse. Mais le jour où elle apprend les circonstances entourant son adoption, Élisabeth se sent trahie et regagne précipitamment sa terre natale. Parviendra-t-elle à percer le mystère de ses origines et à trouver sa juste place parmi les siens ?

*Auteure de grand talent, Marie-Bernadette Dupuy signe une œuvre extrêmement riche et variée, vendue de par le monde.*